

Cefaï, D. & Saturno, C. (Ed.). (2007). Itinéraires d'un pragmatiste.
Autour d'Isaac Joseph. Paris : Economica.

« Faire avec » ou l'éloge de l'émergence

Jean-Paul PAYET¹

La sociologie d'Isaac Joseph n'est pas malheureuse, comme l'est souvent une sociologie qui se pense un destin historique dans un monde où les grands récits se sont épuisés, où le collectif se rétrécit au profit d'intérêts individuels exacerbés. Sa pensée sociologique est une pensée minoritaire, celle du *monde tel qu'il est* dans lequel il s'agit de *faire avec*. Ce n'est là ni cynisme, ni démission : le changement n'est pas là où on l'attend, il n'a pas la forme héroïque de l'élan révolutionnaire, il est à l'œuvre dans les plis de la société, il advient de fait dans les situations plus incertaines du monde contemporain. Le sociologue peut - et doit - d'ailleurs s'engager (et Isaac Joseph n'a pas manqué de tester cette position durant les années 1980), dès lors qu'il a identifié des scènes et des figures qui manifestent cette capacité à la traduction, à la conversion, bien plus nécessaires pour produire un changement que les formes conventionnelles du conflit.

En sociologie, la posture de la dénonciation occupe une place élevée dans la hiérarchie morale du métier. Dénoncer, c'est se situer d'emblée du bon côté, celui de la défense des faibles et de la lutte contre les inégalités. Ce qu'une pensée de l'émergence refuse, c'est le déterminisme et le fatalisme qui, souvent, accompagnent l'analyse des rapports sociaux et la perspective de leur évolution dans une logique animée uniquement par la dénonciation. « L'absence d'issue est une bonne blague », aimait à dire Isaac Joseph. Il y avait là nul optimisme béat, nulle naïveté sur la nature humaine et le cours de l'Histoire, au contraire. La croyance dans l'émergence n'était pas tant un pari humaniste, mais bien plutôt la conséquence d'une posture naturaliste, attentive et sensible à la complexité humaine. On ne pourrait pas même parler de légèreté du regard sociologique, tant les objets travaillés (l'ethnicité, la folie, la communication...) n'étaient pas choisis pour leurs qualités distrayantes. La menace, le risque, le malaise sont omniprésents dans l'analyse sociologique, radicalement goffmanienne, d'Isaac Joseph. Pourtant,

ils ne conduisent pas nécessairement à la violence de l'oppression, car, précisément, leur existence dit la réalité interactive des rapports sociaux, où chacun est responsable et de l'autre et de la société présente dans le face-à-face.

Il y a donc place pour du « jeu ». J'entends ici la double signification du terme, celle de la partie dans laquelle s'engagent des acteurs, avec des ressources pour jouer leurs rôles, avec des tactiques, des intérêts, et celle du désajustement entre des pièces qui nécessitent de négocier, de proposer, de mettre en place des arrangements, de bricoler, d'inventer de nouveaux rôles. Mais la partie ne se joue pas entre *homo oeconomicus*, mais entre *homo politicus* dont la forme la plus aboutie et la plus représentative de notre modernité contemporaine est le citoyen. La ville est, pour Isaac Joseph, le lieu à la fois réel et métaphorique des processus de transformation d'une socialité traditionnelle, fondée essentiellement sur le code de l'honneur, en une socialité moderne, qui met en œuvre une logique de la dignité (Berger). La reconnaissance, dans sa forme moderne, a perdu en lisibilité et gagné en réflexivité et en performativité. La ville est cet inventaire de rôles d'une extrême diversité, inégalement accessible, que les contextes et les situations dynamisent, alternant expositions et évitements, engagements et retraits, produisant ségrégations et mobilités. Elle est une métaphore de la vie (au sens simmelien), en mouvement, plurielle, réversible, ouverte.

C'est dans cette perspective que se comprend la fascination d'Isaac Joseph pour la question de l'authenticité. Il ne se lassait pas de revenir sur la polémique qui faisait d'Erving Goffman un sociologue du cynisme. Sincérité ou duperie de la sociologie goffmanienne, telle est la question que n'évitait pas Isaac Joseph. Il n'avait cessé de fustiger la figure de la transparence, qu'elle se présente comme un postulat dans les paradigmes déterministes ou comme une idéologie dans les politiques publiques. Pourtant, sa fascination pour le théâtre, pour les masques, pour l'ambivalence n'induisait pas une posture du cynisme. Commentant Goffman, il soulignait l'inattendue filiation durkheimienne, l'importance de la ritualité dans les jeux de face, la dimension sacrée de la rencontre ordinaire. Réfléchissant sur des enjeux sociaux, il valorisait les compétences cachées de l'« homme marginal » (Park), des intermédiaires culturels ; il plaidait pour la souplesse communicative, l'art de la traduction, qui supposent une part de réserve de sens, d'expertise, mais aussi une forme d'engagement.

L'homme professionnel était, à sa manière, un homme marginal. Pour lever toute ambiguïté, il s'agit bien ici du sens originel d'une condition de double appartenance d'individus. Il ne s'agit pas de marginalité au sens d'isolement, car la présence d'Isaac Joseph sur des scènes significatives de la recherche scientifique ne fait aucun doute. Peut-être la lecture en termes de génération est-elle ici la plus éclairante. Dans sa génération, il fut l'un de ceux qui mit en œuvre le plus rapidement le détachement du structuralisme, et qui identifia une alternative originale et efficace, combinant interactionnisme symbolique, anthropologie urbaine et pragmatique de la communication. En important l'École de Chicago et Goffman, en réactualisant

Simmel et Tarde, il s'affranchissait des pesanteurs du structuralisme, et optait pour une « sociologie de l'envers » - le micro plutôt que le macro, les jeux de frontière avec la linguistique, l'anthropologie, et bien sûr la philosophie, plutôt que la pureté disciplinaire. Il optait également pour des « footings » (Goffman) plus excitants mais moins légitimes - la commande publique plutôt que le monde académique, l'exploration plutôt que la construction et la défense d'un pré carré, la traduction et l'essai plutôt que la grande œuvre d'auteur.

Le sociologue et l'épreuve du terrain

Je comprends mieux aujourd'hui - parce que j'ai l'âge qu'il avait lorsque qu'il était mon professeur - l'insatisfaction permanente que lui suscitait son rapport au terrain. Je partage son credo pour l'enquête naturaliste (même si chacun le met en œuvre à sa manière). L'avancement dans la carrière, l'entrisme dans des institutions pouvant financer de la recherche publique pour en orienter les choix éloignent d'une forme d'enquête de terrain, celle qui nécessite la présence forte, *in situ*, du chercheur. La manière de négocier cet éloignement est souvent un compromis un peu honteux : quelques terrains, ou informateurs, constituant une rente, et surtout les travaux secondaires (de thésards ou de collègues), alimentant une réflexion déjà constituée. Il n'est en effet pas simple d'être convaincu de la fécondité heuristique de l'observation directe et de la nécessité qu'elle impose d'un engagement de soi. Il ne s'agit pas seulement d'une résistance au temps consacré aux tâches prosaïques de l'enquête, ou bien d'une appréhension du contact avec des mondes sociaux différents. Il s'agit plus certainement d'une capacité à s'engager, c'est-à-dire à investir des terrains non familiers, à occuper des places inconfortables, à se soumettre aux épreuves des contextes observés. Pour quoi tout cela, pour quels bénéfices ? Parce que l'expérience personnelle de la présence partagée dans les situations vécues permet seule de faire émerger la « réciprocité des perspectives » nécessaire à une compréhension fine de l'action.

Dans un colloque consacré au thème « Intermédiaires culturels et développement social »¹, Isaac Joseph expose sa conception de l'intermédiaire culturel, que je détourne ici pour éclairer le travail du sociologue dans une perspective naturaliste. Il inscrit le rôle d'intermédiaire « dans une logique du dédoublement, entendu comme un travail constant d'inversion et de conversion de son appartenance, comme une imbrication de registres de sens, de références langagières, de ressources culturelles à l'intérieur d'un même discours, d'un même énoncé ». Il réfute une interprétation *soft* en termes de métissage, entendu à la manière des démographes, préférant le mixage, le bricolage, l'éclectisme produit par les jeux de langage et la surdétermination des rôles. « N'a-t-on pas affaire à des rôles sans acteurs ? », se demande-t-il. Et de réfuter un *fast think* de la médiation, qui cristalliserait

▲ 1. Lyon. 3-4 février 1985. Je m'appuie ici sur mes notes manuscrites.

des qualités dans des catégories spécifiques. Ainsi, l'intermédiaire culturel serait moins un individu qu'un contexte, un réseau, un ensemble de processus, de procédures et de procédés rhétoriques. Disons que s'il s'incarne dans un individu, c'est pour reprendre l'expression de Goffman, c'est un « individu avec » ; et, pour pasticher Hannerz, c'est « un individu dans » et non pas un « individu de ». L'intermédiaire culturel est un passeur, un « mêtèque » au sens de Lévi-Strauss¹, qui pratique le fameux « bricolage » des cultures et qui vit sa vie comme un « métissage » entre l'ici et l'ailleurs, l'avant, le présent et l'après, le connu et le nouveau. Isaac Joseph concluait d'ailleurs sur « la nécessité à ce que ce travail du dédoublement devienne une tâche commune, chacun s'appuyant sur son propre ethnocentrisme pour tenter de le dépasser ».

Richard Sennett, qu'il avait rencontré à plusieurs reprises, suit une ligne de réflexion proche dans sa recherche des conditions qui créent entre les individus une relation de respect mutuel. « Pour que cela soit, il faudrait qu'ils pratiquent des échanges d'un type bien particulier : qu'ils fassent voler en éclats leurs présupposés tacites et leurs images partagées du monde². » Analysant ce processus d'abandon de ses certitudes, du savoir tacite, de ce que nous tenons pour acquis, Sennett identifie le moment nécessaire de l'« abandon ». Il s'inspire ici de John Dewey, dans son essai, *Art as Experience*³ : « Il y a étudié, en grande partie, l'instant où le savoir tacite est mis au défi de devenir explicite. [Il] voulait comprendre ce qui pouvait inciter un artiste à abandonner volontairement la maîtrise de cette stabilité expressive. Sa réponse est à la fois simple et pas simple : simple comme le désir d'apprendre quelque chose de nouveau sur le monde, mais pas simple dans la mesure où, selon Dewey, une personne doit assumer la responsabilité de briser son intelligence tacite. À cette prise de responsabilité, illustrée par la moue de Matisse, il donna le nom d'"abandon"⁴. » Et plus loin : « La formule du "renoncement à la possession" paraît désigner le fait de se défaire d'une habitude, d'explorer consciemment quelque chose de nouveau et de difficile, mais de le faire activement, non pas comme une personne défaite par le monde extérieur⁵. »

Revenant au travail de terrain du sociologue, nous pourrions dire qu'il tente, par l'expérience de participation, d'accéder à un savoir nouveau, plus explicite, et que cette expérience nécessite de saisir des occasions, de provoquer des situations, de s'engager de façon active dans des contextes réels. Pour mieux comprendre les liens entre postulats théoriques et manières de faire du terrain, il convient de procéder par oppositions - même s'il faut bien entendu situer la réalité des pratiques sur un continuum plutôt que dans deux pôles bien distincts. Dans un paradigme déterministe tel que celui de la

domination, la réalité se présente comme ordonnée. Les places de chacun sont connues, ou demandent à le devenir par la grâce de l'analyse sociologique. L'issue ne fait pas de doute : parfois avec une résistance concédée aux agents sociaux, la structure sociale se reproduit. Si elle change, c'est seulement en apparence, tout n'est qu'illusion d'optique, car en vérité les règles du jeu sont établies, même si l'on bat les cartes ou si l'on change les joueurs. Or, cette posture déterministe induit un déterminisme du travail empirique du sociologue. L'empirisme est nécessaire pour contrecarrer le sens commun - car les individus agissent ne savent pas de quoi ils parlent et ils ne font pas ce qu'ils disent. Si l'on a décidé que les choses se jouent en dehors de l'action individuelle, en dehors des interactions, ailleurs, en amont, plus haut, alors l'observation sociologique sert seulement à rassembler des indices probants de la thèse générale, et non à saisir par une attitude de disponibilité l'expression d'une dynamique contextuelle. Isaac Joseph répétait à l'envi l'expression goffmanienne : « Un guide pour l'attention. » Être attentif ne signifie pas, dans une perspective interactionniste, aller voir derrière les apparences, dévoiler, mais plutôt « s'installer à la fenêtre »¹ - pour voir l'intérieur et l'extérieur - être là, participer à, être impliqué dans, apprendre avec.

Mais attentifs à quoi ? À l'émergence, au cours de l'action ; aux échanges, aux malentendus, aux processus d'intercompréhension ; aux savoir-faire, aux compétences ; à la pluralité des scènes, aux jeux entre scènes et coulisses, aux jeux de réseaux ; aux problèmes qui se posent, aux solutions que les acteurs leur trouvent, aux inventions qui en résultent. Isaac Joseph ne faisait pas, n'enseignait pas une sociologie « optimiste », mais il pensait que le travail du sociologue était de « réenchanter le monde ». Il faut rendre aux actes, notamment à ceux qui sont disqualifiés en vertu d'une norme uniciste, une positivité. Certes, le monde est inégal, injuste et résistant. Mais l'inégalité et l'injustice se présentent aux acteurs sous la forme d'épreuves concrètes dans lesquelles ils doivent agir, coopérer. On voit alors des acteurs pris dans des dilemmes, dans des situations nouvelles qui les déstabilisent, impliqués dans des négociations qu'ils n'ont pas nécessairement souhaitées ou anticipées. La stigmatisation, la disqualification, bref la réaffirmation de la norme, sont probables mais pas certaines. Surtout, au cours de ces situations d'alarme, qui se présentent comme des situations d'urgence et de survie tant pour les professionnels (de ces institutions et organisations qui mettent en œuvre la « relation de service ») menacés dans leurs identités stables, que pour les publics menacés d'un renforcement de leur ségrégation, apparaissent de nouvelles configurations relationnelles, de nouvelles ressources discursives, de nouveaux rôles qui rendent obsolètes les conventions instituées.

▲ 1. Lévi-Strauss, ainsi que Foucault, étaient volontiers cités par I. Joseph. comme ce qu'il gardait de précieux de sa période structuraliste.

▲ 2. Sennett R., *Respect De la dignité de l'homme dans un monde d'inégalité*. Paris, Albin Michel. 2003. p. 278.

▲ 3. Dewey J., *L'Art comme expérience*. op. cit.

▲ 4. *Ibid.* p. 268.

▲ 5. *Ibid.* p. 269-270.

▲ 1. Expression qu'utilisa I. Joseph dans une lettre datée du 21 octobre 1989 qu'il m'adressa pour me remettre sur les rails d'un projet de thèse.

Le double langage contre la communauté

À l'instar de ses maîtres – notamment Goffman, Hughes, Park –, Isaac Joseph tentait de tenir à distance une emprise de la morale sur le travail sociologique. Ainsi, le tabou de l'ethnicité dans le contexte français – particulièrement actif dans la communauté sociologique – n'avait pas lieu d'être dans une analyse de la réalité de nos villes contemporaines, qui révélait la force du lien ethnique dans leur organisation et dans les régimes de définition des interactions. Mais on ne trouvait trace chez lui d'une quelconque fascination pour le repli identitaire (à l'évocation du terme auto-développement, il répondait : « Je me méfie des hypothèses "auto", car cela suppose que les populations s'auto-organisent. ») L'ethnicité qui l'intéressait n'était pas une identité, car « la nature la plus profonde de l'individu est à fleur de peau : la peau de ses autres¹ ». C'est l'ethnicité envisagée comme ressource, le réseau plutôt que la communauté, le registre communicationnel et la commutation de codes plutôt que la langue maternelle, la « fleur de peau » plutôt que le noyau dur.

« Nous ne faisons aucune hypothèse d'homogénéité culturelle ou linguistique d'une communauté. Nous reprenons ainsi les postulats d'une ethnographie de la communication : une communauté de discours ne peut plus se définir en fonction d'une seule langue ni d'une seule variété de langue. C'est un postulat post-moderne, dirait Lyotard, c'est-à-dire un postulat d'hétérogénéité des jeux de langage. Et c'est un postulat interactionniste, puisqu'il permet de définir une aire linguistique. Une aire linguistique, c'est un groupe social unilingue, bilingue ou trilingue qui doit sa cohésion à la fréquence et à la densité de l'interaction sociale². » (Gumperz, Hymes)

Isaac Joseph replaçait ici cette perspective sur l'ethnicité dans une réflexion plus large sur l'espace de communication, en partant de la définition qu'en donne Park : « Espace de l'éducation publique qui comprend, outre la presse, le téléphone et les grands médias, la discussion et la conversation ». Et de s'interroger sur l'articulation de l'espace pédagogique avec un tel espace de communication ainsi défini : « Comment se posent théoriquement les problèmes de cohabitation dans l'espace scolaire et pédagogique – dans une même communauté de discours (*speaking*) – de plusieurs langages, et comment est résolu le problème qui nous occupe dans une problématique de l'urbanité : la sauvegarde de la coopération interactionnelle ? »

Outre le principe d'hétérogénéité culturelle et linguistique d'un groupe social, Isaac Joseph posait, pour traiter cette question, deux autres principes : « Premièrement, le principe qui différencie l'anthropologue social du sociologue d'après Leach (cité par Hannerz) : les données ne sont pas des unités de population ou des individus, mais des systèmes de relations, c'est-à-dire soit des interactions brèves, soit des rapports d'interdépendance. Deuxièmement, le principe que tout rapport social en public est à la fois un

système de maîtrise des impressions (sauver la face) dans une logique des territoires de la réserve personnelle et de coopération conversationnelle possible (sauver la face de l'autre) dans une logique de la dette et de la préfiguration. »

Et d'ajouter, après l'énoncé des trois principes, que « la problématique de l'urbanité (interactions entre étrangers) rejoint la problématique de la politesse (interactions coopératives, coproductrices de sens) »

« Ces principes posés », poursuit-il dans son cours, « la sauvegarde d'un espace de communication oblige à réfléchir » sur des formes langagières, sur des situations de communication, qui ne sont pas purement fonctionnelles, et laissent place à de l'hésitation, du flou, de la négociation, bref à « toutes ces formes entre étrangers ou entre acteurs dont les rôles sont peu définis », aux « formes qui permettent d'atténuer, de mettre hors champ les conflits d'allégeances ou d'intérêts ». Ce qu'offrent ces formes à la communication, c'est d'être des « révélateurs de la rationalité que les acteurs sociaux présupposent dans leur relation », de « maximiser l'exacitude et l'intelligibilité de ce qui est dit ». Or, l'espace scolaire obéit à une tout autre logique : « Dans un espace scolaire, le modèle rationnel est surdéterminé par un modèle normatif qui veut que celui qui parle obéit à la syntaxe dominante quelle que soit la situation. Dans ce modèle, la fonction sociale du langage n'est pas communicative, mais référentielle, structurante pour une culture. La compétence y est définie dans une grammaire des rapports sociaux. Le modèle cartésien est alors normatif. La norme est abstraite, feuerbachienne. »

Nous sommes le 30 janvier 1984, au lendemain de la grande manifestation de défense de l'école privée. Isaac Joseph réagit, comme à son habitude, à l'actualité. Le débat, pour lui, n'est pas là, entre école publique et école privée – car le débat est sous-tendu par la question des banlieues et par le phénomène, émergent, de la violence à l'école. Le vrai débat se tient entre l'espace scolaire, « incapable d'assurer la reproduction du modèle normatif » et l'espace de l'éducation publique, celui de Park (discussion, conversations, presse...), « dans lequel les phénomènes de bilinguisme et de glissement de codes vont plus vite qu'à l'école ». Il rejette la conventionnelle explication de la crise scolaire en termes de distance culturelle entre l'école et les familles (immigrées). « Ce n'est pas uniquement un problème d'ethnicité au sens culturaliste classique, c'est un problème de "conventions communicatives" – donc de "nouvelle ethnicité". » Le problème, c'est celui qu'a l'école avec la diversité des langages, qu'elle ne reconnaît pas, qu'elle appréhende en termes normatifs, selon une hiérarchie dans laquelle le langage des groupes minoritaires est un « langage dégénéré », et révèle un handicap (Labov). Cette école qui ne reconnaît pas la valeur de ces compétences communicatives, pourtant très utiles comme « ajustement d'un modèle », et comme « enrichissement de la communication ». C'est bien cette incapacité de

▲ 1 Goffman E., *Les relations en public*. op. cit. p. 338

▲ 2 Notes manuscrites d'I. Joseph. cours du 30 janvier 1984. DEA de sociologie et d'anthropologie. Université de Lyon 2

l'espace scolaire à « construire un modèle d'ordre par fluctuations » qui le rend si rigide et si vulnérable¹.

Isaac Joseph avait analysé, une quinzaine d'années plus tôt, l'institution scolaire dans une perspective foucauldienne au travers d'une histoire des dispositifs disciplinaires. Mais avec la découverte de l'École de Chicago, c'est désormais la figure de la ville qui domine la suite de son travail intellectuel et scientifique. La ville comme lieu métaphorique et réel de la modernité contemporaine. La ville, espace de contact entre des individus qui ne se connaissent pas très bien ou pas du tout, la ville qui surcharge les passants considérables de sollicitations émotionnelles, d'enjeux rituels, la ville qui organise les ségrégations et les mixités, qui offre des opportunités, des réserves, des espaces publics, la ville qui permet l'exposition, l'emprunt, le mimétisme, la redéfinition de soi, la séduction. On est loin du mouvement et de la féerie de la ville, dans les lieux clos de l'école. Sauf à considérer que l'école n'est plus un monde clos ; sauf à s'intéresser au parasitage de l'espace scolaire par des pratiques, des codes, des représentations empruntées à l'espace public.

L'école comme espace public

C'est ce regard - voir l'école comme un espace vivant, en mouvement, déstabilisé - qui a constitué la genèse de mon travail sur l'école, dans un lycée professionnel en centre-ville d'abord, dans des collèges en banlieue ensuite. J'avais eu une formule originale qu'Isaac Joseph avait soulignée comme l'intuition de ma recherche, lors de mon DEA en 1984. J'avais qualifié mon objet comme la « vie parasitaire à l'école ». Par là, j'entendais étudier un domaine de pratiques, un ensemble de situations, de relations, de rôles, qui ne sont pas inscrits dans le registre formel de la mission de l'école, et qui sont fortement liées à l'entrée de publics d'élèves, notamment issus de l'immigration, en situation minoritaire - leur double appartenance en même temps que leur stigmatisation sociale et scolaire les conduisant à développer des compétences communicatives, des ressources de négociation. Dans les creux de l'échange pédagogique, dans les plis de l'institution, dans les coulisses de l'établissement scolaire se développaient ces processus de socialisation à la manière du contact mixte (Goffman), entre engagement et retrait, entre familiarité et ritualisation, entre code privé et langage public, négociant constamment sur les limites du privé et du public. Il fallait en saisir l'expression pratique, au travers d'approches dramaturgiques et d'une ethnographie des ruptures de communication. Saisir la tension entre l'ordre scolaire et l'éducation publique dans ses territoires situationnels supposait notamment d'étudier l'espace et l'activité de travail d'acteurs hybrides, tels

que le conseiller d'éducation ou le principal de collège lorsqu'il est « au front », de comprendre leur action face à ce qui deviendra dans le langage consacré les « incivilités ». Pour Isaac Joseph - et pour ma part -, il s'est toujours agi de « civilités », sans ce préfixe qui occultait la dimension ouverte du processus pour l'inscrire d'emblée comme une déviance, dans une perspective de rétablissement de l'ordre ancien, fût-il républicain.

J'ai ainsi voulu construire une position originale « entre l'école et la ville », à partir de cette intuition initiale de l'existence d'une « vie parasitaire à l'école » et des enjeux sensibles qu'elle recouvre¹. J'ai abordé l'école comme un espace de civilités problématiques, non seulement parce qu'elle représente, dans les missions institutionnelles qu'elle se donne, un univers soumis à des injonctions contradictoires (unifier et sélectionner, déterritorialiser le lieu de l'enseignement et l'adapter à son environnement), mais parce qu'elle est un laboratoire social comme la ville, serait-on tenté de dire. Laboratoire social saturé de signes empruntés à des territoires limitrophes, traversé par des langages et des usages qui mettent à mal son « extra-territorialité » réputée dans le modèle laïc et républicain. D'où l'insistance sur la notion de cadres problématiques pour rendre compte du travail des civilités dans l'espace scolaire.

M'interrogeant sur les impasses, mais aussi sur les ruses et les faux-semblants de la rhétorique républicaine, j'ai travaillé à donner sens à ce que Paul Ricœur appelait une laïcité de confrontation, et dont je tente de trouver la trace dans le travail des professionnels chargés de la vie publique de l'établissement, gestionnaires de l'école comme lieu public et comme service public. La sociologie naturaliste de l'école que je mets en œuvre, loin d'abandonner le terrain de la chose publique au modèle libéral (consommériste ou individualiste), se veut méthodiquement attentive aux salles de professeurs, aux conseils de classe et aux conseils de discipline, aux cantines et aux conversations de couloirs, c'est-à-dire aux lieux et aux moments où les valeurs républicaines de l'école sont ordinairement mises à l'épreuve. C'est dans ces épreuves de justice que j'entends observer les « modalisations » du cadre pédagogique, c'est-à-dire les modalités selon lesquelles l'école se fait ou se défait, se disqualifie ou, au contraire, résiste au processus de disqualification.

L'espace de civilités scolaires est structurellement vulnérable parce que l'école est *dans* la ville et *de* la ville, comme l'aurait dit Hannerz, établissement pris dans un secteur et négociant avec une population résidente, qui l'évite ou lui impose de différencier son offre. La vie scolaire est, de ce point de vue, aussi « parasitée » que la vie d'un service public démocratique supposé respecter les droits des usagers. Mais la vulnérabilité de l'espace scolaire qui m'intéresse est celle que j'observe à partir de l'irruption dans cet espace de la dimension ethnique, qu'il s'agisse des rhétoriques ethnicisantes qui côtoient ou euphémisent les préjugés racistes dans le discours des agents, ou de la construction institutionnelle d'ethnicité comme consé-

▲ 1. Là où les élèves issus de l'immigration tentent de renouveler la communication scolaire par l'usage de formes langagières et de fragments de rôles empruntés à l'univers urbain, les agents de l'institution scolaire ne voient que menaces, et répondent en appliquant la catégorie d'insolence. Cf. Payet J.-P. « L'insolence ». *Annales de la recherche urbaine*, 27, 1985.

▲ 1. Payet J.-P. *Civilité et ethnicité à l'école. Une sociologie morale des mondes scolaires disqualifiés*, HDR. Université Lyon 2, 2000.

quence négative des contradictions du monde scolaire. Ainsi en est-il du « rapprochement » de l'école et des familles : je montre comment les familles populaires, soucieuses de construire l'école comme un dehors de l'emprise communautaire, se trouvent piégées dans une relation de proximité qui ne fait que dévoiler et confirmer leur stigmat. De même, pour les agents « logés sur place », exposés plus que d'autres et épuisés bien avant les autres par ce travail de rapprochement.

Isaac Joseph appréciait mon emprunt à la perspective beckerienne dans l'analyse des agents comme « entrepreneurs de morale »¹. Mais il fallait aller plus loin encore vers la compréhension de la complexité du travail. L'activité est par nature coordonnée, les acteurs du « sale boulot » de la gestion de la déviance et de la violence à l'école n'agissent pas seuls dans les coulisses de la relation pédagogique. Ils problématisent les situations d'incident et de désordre et produisent leurs jugements en contexte, dans un environnement institutionnel, et selon une dynamique instituante. Encore une fois, Isaac Joseph m'invitait à rééquilibrer posture morale et posture naturaliste au profit de cette dernière. Il ne suffit pas de démontrer que les acteurs institutionnels stigmatisent, ni pourquoi ils le font, encore faut-il comprendre comment ils le font dans un monde scolaire qui est bien plus complexe que celui de l'institution disciplinaire ou de l'école, appareil idéologique d'État, instance de reproduction et de violence symbolique. Et pour cela, il faut méthodologiquement décloisonner l'enquête, être présent dans les scènes et les arrières-scènes, dans la vie parasitaire comme dans l'espace pédagogique, dans les bureaux comme dans la cour de récréation, dans l'école et dans le quartier². Au moins s'agit-il d'être conscient des limites de notre regard, qui tiennent à ce que notre travail de chercheur-ethnographe est lui aussi coordonné et situé.

L'institution « saisie à vif »

Le rôle du sociologue est donc de « réenchanter le monde ». Comment comprendre cette formule, ambiguë par son côté candide ? De la conception simmelienne des rapports sociaux, Isaac Joseph avait retenu le lien entre esthétique et éthique. La sociabilité – et sa forme la plus sublimée, la conversation – est ce « jeu au cours duquel "on fait" comme si tous étaient égaux³ ». Il regardait les situations comme des occasions, et le pire – le conflit, la honte, la souffrance, l'exclusion – n'était jamais sûr. Sa défense de la microsociologie n'a jamais faibli, même et surtout lorsqu'à peine découverte, elle fut à nouveau négligée par les tenants d'une mission explicative de la sociologie, nécessitant la prise en compte du global. Ce qui

l'intéressait, c'était l'échelle d'action des individus, c'est-à-dire les situations de rencontre interindividuelle, le face-à-face. Car c'est là que s'ouvrent les opportunités, c'est là que se décident les crises à venir, c'est là que s'inventent les ressources. C'est là que les choses sont sensibles, en train de se faire. Isaac Joseph n'a jamais failli au credo, mystérieusement formulé par Goffman : les contacts mixtes comme « l'une des scènes primitives de la sociologie¹ ».

Mais foin de la critique convenue sur une microsociologie aveugle aux changements du monde ! La qualité d'une sociologie de la situation tient à ce que le chercheur soit à la fois attentif à l'ici et maintenant, à l'autonomie de l'ordre interactionnel, et informé des autres scènes, dans d'autres lieux, à d'autres échelles, à la recherche de ce « couplage flou² » entre micro et macro. Sollicité pour participer à une réflexion sur l'institution dans le monde contemporain, Isaac Joseph me faisait la réponse suivante, doublement symptomatique de cette méthode du couplage flou et d'une pensée de l'émergence. Elle témoigne également du souci constant de l'actualité, cette émergence du monde. Nous sommes le 29 septembre 2003, Isaac Joseph est à Columbia :

« Ce qui n'apparaît pas dans ce programme, c'est l'émergence d'une institution. Celle-ci est considérée comme lieu, comme "établi", comme appareil. Mais que serait l'acte d'instituer ? Quelles en seraient les procédures ? Que serait une expérience instituante ?

Lorsque Ferdinand de Saussure dit de la langue qu'elle est une institution, il indique qu'elle fait système et circonscrit un monde de sens, d'échanges et de valeurs. Mais, s'il faut renouveler la déférence de la sociologie à la linguistique, comme nous y invitent aussi bien l'histoire de la sociologie structurale que celle de la sociologie des interactions, il faut interroger à nouveau l'expérience de l'institution, comme expérience de l'institué et comme expérience instituante, la saisir à la fois comme langage et comme action, dans ses épreuves et ses controverses, saisir l'institution comme cadre d'une expérience spécifique, mais aussi comme "à venir".

L'ONU est une institution. Elle est mise à l'épreuve par les débats actuels – unilatéralisme ou multilatéralisme, consensus ou alliances de circonstances, limites du droit d'ingérence, etc. Le "concert des nations" mis en place à la fin de la deuxième Guerre mondiale ou le schéma cosmopolite kantien sont mis à mal par l'initiative américaine d'une guerre préventive ou d'une guerre aux justifications multiples et confuses. C'est dans ce monde "désordonné", dans cette confusion des principes de l'ordre mondial que l'institution des Nations Unies peut être saisie à vif. Exactement comme pour un public, on peut dire que c'est une institution qui n'existe que dans le débat sur son sens, ses fonctions, ses missions. C'est ce qui fait qu'elle n'est pas simplement "ordre" (et encore moins "lieu"), qu'elle est plus qu'un "machin".

On peut le dire avec d'autres vocabulaires : le devenir-institution, par exemple. Ou encore l'institution comme réalité émergente. Dans tous les cas, circonscrire sans le questionner un domaine qui serait celui des institutions, c'est risquer

▲ 1 Payet J.-P., « Le "sale boulot". Division morale du travail dans un collège en banlieue », *Annales de la recherche urbaine*, 75, 1997.

▲ 2 Payet J.-P., « Violences et civilités dans l'école urbaine : une perspective interactionniste », *Revue internationale de psychosociologie*, 12, V, 1999.

▲ 3 Simmel G., « La sociabilité. Exemple de sociologie pure ou formale », in *Sociologie et épistémologie*, op. cit., p. 129.

▲ 1. Goffman E., *Stigmat*, op. cit., p. 25.

▲ 2. Goffman E., « L'ordre de l'interaction », art. cité.

d'importer implicitement le vocabulaire des "appareils d'État" ou, en tout cas, de considérer comme critère discriminant le lien avec une forme de gouvernance. Il me semble qu'une réflexion sur l'institution doit être à la fois plus modeste et ne pas réserver ses interrogations aux "hautes formes" de l'institution - qui ont leur histoire spécifique - et, en même temps, plus ambitieuse en interrogeant les missions politiques de l'institution à toutes les échelles, de la confiance (c'est une institution du monde marchand mais aussi de la presse) à l'attestation, de la reconnaissance à la commémoration

Bref: les actes de langage institutionnels; les "accounts" spécifiques qui produisent et reproduisent le partage institutionnel; les petits porteurs et les grands électeurs du monde institué »

Les petits porteurs et les grands électeurs du monde institué. . Jeux de langage certes, mais, une fois la métaphore décodée, un beau programme de travail, non ? À moins que l'on préfère cette liste de mots qu'Isaac Joseph avait alignés en colonne sur une feuille blanche¹, à la manière d'un haïku ou d'une épigramme :

Actualité Adaptation Ambiguïté Anecdote Authenticité
Circonstances Civilité Civisme Conversation Conviction
Coquetterie Croyance Dispersion Distance Drame
Embarras Engagement Excentricité Hésitation Identité
Imitation Intérêt Minorité Mondanité Opposition
Portrait Public Privé Réflexivité Réseau
Réserve Scène Sincérité Situation Territoire

Et le dernier mot ? *Visage*.